N° 889. VENDREDI 17 JUIN 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing

ROUBAIX.

16 Juin 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 3 juin, mercredi soir.

Grant a ordonné à Wright d'attaquer la position confédérée de Cold-Harbour. Après une lutte de trois heures Wright a capturé les retranchements confédérés, lesquels ont tenté sans succès de les reprendre.

Le corps de Burnside s'est avancé mercredi près de Méchaniesville.

Lee a occupé une bonne position au nord de Chickahoming. il a été renforcé par la plus grande partie des troupes de Beauregard.

Les Confédérés ont attaqué mercredi la gauche de Butler, mais ils ont été repoussés.

Les Confédérés ont construit des batteries formidables sur le Mississipi et ont brûlé plusieurs steamers. Les Confédérés chassent les Fédéraux de l'Arkansas.

New-York, 4 juin matin (par le paquebot *City of Baltimore*.

Les dépêches de Grant constatent que jusqu'au jeudi 2 dans l'après-midi, aucun engagement général n'avait eu lieu. Le ministre de la guerre n'a pas reçu de nouvelles de date postérieure, il donne pour raison le dérangement des communications télégraphiques par la tempête.

Une grande canonnade entendue jeudi à White-House, tendait à faire croire qu'une bataille avait été livrée.

Sherman continue d'avancer au-delà de Pattos. Mercredi sa cavalerie a occupé Allons-Pass.

Le *Richmond-Examiner* annonce que les Confédérés ont repoussé le corps d'Howard appartenant à l'armée de Sherman.

New-York, 4 juin.

Le ministre des finances, M. Chease, a invité les banquiers à lui faire des offres pour le placement de 75 millions de dollars en obligations 6 0/0.

New-York, 4 juin, soir.

Des dépêches de Grant du 3 dans l'après-midi portent : Ce matin nous avons attaqué l'ennemi, le repoussant dans ses retranchements mais sans remporter d'avantage décisif. Nos troupes occupent une position à 50 mètres de celle de l'ennemi. Nos pertes ne sont pas considérables. D'autres dépêches officielles constatent que les pertes fédérales s'élèvent à 3,000 tués et blessés.

Copenhague, 13 juin.

Le *Rigsraad* (représentation commune du royaume proprement dit et du Schleswig) vient d'être convoqué pour le 25 juin.

Berlin, 14 juin.

La Prusse a maintenu résolument, jusqu'ici, la ligne d'Apenrade à Tondern. Elle insiste aussi sur la condition absolue qu'en cas du partage du Schleswig les vœux des populations soient écoutés.

Madrid, 14 Juin.

L'article 1er de la loi sur la presse a été voté par 147 voix contre 9.

Les dernières nouvelles du Pérou produisent ici une grande sensation.

Belle-Isles, 15 juin, midi.

Le paquebot de la compagnie générale transatlantique *Vera-Cruz*, venant du Mexique et des Antilles, passe devant Belle-Isle. Il mouillera ce soir à Saint-Nazaire.

Marseille, 15 juin.

Les lettres de Constantinople du 8 constatent que le gouvernement ottoman se montre très satisfait de l'exemple de déférence donné par le prince Couza avant de sanctionner le plébiciste. Un accueil excellent a été fait au prince et son succès a été complet. Couza a été accompagné à Constantinople d'un ministre et de plusieurs boyards et aides-de-camps. On assure qu'il va créer un ordre de chevalerie dit de *l'Etoile roumaine*. Le grand vizir Fuad-Pacha, a déjà repris ses fonctions. La conférence pour les principautés reprendra ses séances aussitôt que l'Autriche, la Prusse et l'Italie auront nommé leurs commissaires pour l'examen des titres de propriété des couvents dédiés.

Londres, 15 juin.

Le *Daily-News*, dit que l'Allemagne ne cédera pas et que la conférence n'aura aucun résultat, à moins que les puissances neutres se prononcent unanimement et énergiquement contre elle.

On assure dit le même journal. que l'opposition a renoncé à son projet de renverser le cabinet sur la question danoise, soixante membres conservateurs ayant refusé de tirer un avantage de parti d'un échec national.

Munich, 16 juin.

L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche sont arrivés ici ce matin à 6 heures Le Roi et les princes sont allés les complimenter à la gare. Leurs Majestés repartent ce soir pour Kissingen.

Londres, 15 juin.

On a reçu les nouvelles suivantes de New-York en date du 4 juin :

« Le 1er juin, Grant se mit en marche, ayant Baldy-Smith à sa gauche Tous deux espéraient tourner la droite de Lee ; mais cette tentative a échoué. Près Cold-Harbout, sur la route de White-house à Richmond, les fédéraux ont enlevé quelques retranchements avancés des confédérés, mais ces ouvrages, étant commandés par d'autres ouvrages situés derrière, ont été ensuite abandonnés.

» Grant mande, à la date du 3, qu'il a attaqué toute la ligne de Lee, et qu'il a refoulé l'armée du Sud jusque dans ses retranchements, mais sans obtenir aucun avantage décisif La perte des fédéraux, d'après les bulletins officiels, a été de 3,000 hommes.

» Les journaux de Richmond prétendent que dans la bataille livrée entre Sheman et Johnstone en Georgie, la victoire est restée aux confédérés, et que les fédéraux ont fait des pertes considérables. »

Dans une dépêche de Southampton du 13 juin, résumant les nouvelles apportées par la dernière malle des Indes occidentales, il a été dit, par erreur, que le Chili faisait des préparatifs de guerre contre le Pérou ; le sens de la dépêche indique, au contraire, que ces préparatifs auraient pour but de venir en aide au Pérou.

Une correspondance du *Times*, que nous publions ci-après, transmet des détails sur la réception qui a été faite à l'empereur et à l'impératrice du Mexique lors de leur passage à la Martinique et à la Jamaïque. Leurs Majestés sont demeurées quarante-huit heures dans la colonie française et se sont occupées avec une sollicitude particulière des Mexicains prisonniers de guerre qui s'y trouvaient internés. Plusieurs d'entre eux ont été rendus à la liberté, et l'empereur Maximilien a voulu même en emmener quelques-uns sur sa propre frégate *la Novara*.

Il a de plus laissé une certaine somme pour subvenir aux besoins des prisonniers nécessiteux.

Voici ce qu'on lit dans le *Times* :

L'Empereur Maximilien Ier et l'impératrice du Mexique, accompagnés d'une suite nombreuse, sont arrivés à Fort-de-France le 16 mai, à bord de la frégate *Novara*. Le navire de guerre français *Thétis*, escortant la *Novara* et ses illustres passagers, était arrivé la veille au soir. Les bagages de la cour du nouvel empereur devaient arriver le lendemain sur le paquebot transatlantique français le *Tampico*.

Leurs Majestés reçurent à bord la visite du gouverneur et débarquèrent à 11 heures du matin.

Après un séjour de 48 heures à la Martinique, l'empereur et l'impératrice sont repartis pour le Mexique. Dans l'après-midi du 21, les bâtiments de guerre sont arrivés à Port-Royal avec l'empereur et l'impératrice.

Leurs Majestés. avec Mme la princesse Zichy, grande-maîtresse de la maison de l'impératrice ; Mme la comtesse Colonich, dame d'honneur ; M. J. Velasquez de Leon ministre d'Etat (mexicain) et leur suite, sont allés de Port-Royal (Martinique) à Kingston (Jamaïque) sur le *Barracouta*, et ont débarqué le 22, à six heures et demie du matin, sur le quai de l'Ordonnance. Elles ont été reçues par S. Exc. le général Ashmore, entouré de son état-major, qui eut l'honneur de complimenter l'empereur et l'impératrice à leur arrivée à la Jamaïque.

De là tout le monde se rendit au palais du gouverneur, et après quelques minutes on monta en voiture pour aller à Pecket-House au-dessus de Gordon Town.

L'empereur, l'impératrice et leur suite, mirent pied à terre et choisirent quelques fleurs, cueillirent quelques fruits, et remontèrent ensuite en voiture pour revenir au palais du gouverneur, où un *lunch* était préparé.

Il y avait vingt-six convives, parmi lesquels S. Exc. le gouverneur, le vice-amiral sir James Hope, M. Austin et le gouverneur de Kingston. A une heure et demie, le déjeûner était terminé. On s'embarqua à bord du *Barracouta*, et on retourna à Port-Royal (Martinique), où Leurs Majestés et leur suite se rembarquèrent sur leur frégate, qui partit immédiatement pour Vera-Cruz.

La séance de la conférence qui devait avoir lieu aujourd'hui jeudi est remise à samedi prochain 18 juin.

Une dépêche de Tanger constate que le gouvernement du sultan Sidi-Mohammed-Ben-Abderam a fait droit aux réclamations du chargé d'affaires de France et lui a définitivement accordé pleine et entière satisfaction.

Les nouvelles de Tunis en date du 8 juin sont assez graves et représentent les esprits dans cette ville comme en proie à l'agitation et aux alarmes.

D'après les informations que l'on a sur les rebelles, les exigences de ceux-ci ne seraient pas augmentées ; mais il paraît que le bey qui est à la tête de l'insurrection, et dont le véritable nom, connu maintenant, est Ali-ben-Rdam, aurait désigné un bey du camp, titre officiel de l'héritier présomptif dans la régence de Tunis, et l'aurait envoyé avec une avant-garde de 5,000 cavaliers jusque près de Testour, à vingt-quatre heures de marche de Tunis.

On annonce le départ pour l'Europe du caïd Nessim, grand trésorier, l'un des principaux membres de l'administration présidée par le khaznadar.

(*Moniteur du soir*).

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit à propos des conférences spéciales, qui doivent avoir lieu entre les puissances belligérantes sous la présidence de la France, sur la manière dont la suspension d'armes a été exécutée : « Le prince de La Tour d'Auvergne a été appelé à présider ces conférences, et l'impartialité nécessaire pour cela trouve sa meilleure expression dans la personnalité chevaleresque du prince Bien que cet événement soit de peu d'importance, il n'en est pas moins la reconnaissance de la politique loyale et désintéressée dont la France a su faire preuve dans tout le cours de la question danoise. »

On écrit de New-York 1er juin :

Il est douteux que le général Grant qui occupe, maintenant les mêmes positions que celles occupées en 1862, par son prédécesseur le général Mac-Clellan, soit appelé à être plus heureux que lui. Entre lui et Richmont se trouve la formidable armée confédérée qui est remplie de confiance dans son général. Ce qui est certain, c'est que le général Grant n'a pas spontanément choisi sa position actuelle : Au lieu de perdre dans des luttes acharnées, l'élite de son armée, pourquoi n'a-t-il pas transporté ses troupes sur des embarcations et ne s'est-il pas avancé sur Richemond presque sans coup férir ? S'il est plus près de Richemont d'une part, il est plus près aussi de sa ligne de retraite. On croit qu'à moins d'être attaqué, il songe maintenant à se fortifier. Il paraît que Butler renonce décidément à toute opération offensive et que le corps princi-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 JUIN 1864.

— N° 9 —

NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE XI

(*Suite.*)

Le lendemain, par une de ces splendides soirées dont le ciel d'Italie a le privilége, Natalie aspirait avec délice les brises tièdes et s'enivrait du parfum des fleurs. Elle était d'une gaîté devenue rare chez elle ; comme aux beaux jours d'autrefois, elle bondissait dans les allées, ou bien elle était assise, sa guitare sur les genoux, à sa place favorite.

« Je suis bien heureuse, disait-elle, car j'ai rêvé de Paolo. Il était à mes côtés, il me parlait ; c'est un signe qu'il reviendra bientôt. « Nous nous reverrons, Natalie, murmurait-il à mon oreille ; je ne tarderai point à être de retour auprès de toi ! »

— Dieu veuille que ce rêve s'accomplisse ! » dit Marianne, debout avec Carlo à quelques pas de la princesse.

(*) Reproduction interdite.

Natalie se mit à chanter les joies du revoir. Pendant ce temps-là, Marianne dit tout bas à Carlo :

« Je ne crois pas au retour du comte. Nous n'avons pas encore reçu la moindre lettre de lui, pas une ligne de sa main : c'est mauvais signe. Il faut qu'un obstacle insurmontable, une catastrophe l'ait empêché d'écrire.

— Vous ne croyez pourtant point qu'il ait été arrêté ?

— Je crains que si. Et alors que deviendra notre pauvre princesse ? Le comte ne pourra pas tenir sa promesse de nous envoyer de l'argent, et nous ne possédons plus que mille scudi en espèces et peut-être pour deux mille scudi de diamants.

— Nous sommes donc assez riches pour que la princesse ne manque provisoirement de rien.

— Mais quand ces ressources seront épuisées ?

— Oh ! s'écria-t-il, le visage rayonnant, alors nous travaillerons pour elle. C'est encore là un bonheur, Marianne ! »

Natalie chantait toujours, le sourire aux lèvres ; et les arbres bruissaient doucement, et les sources murmuraient, et les oiseaux gazouillaient. La pleine lune, glissant à travers le feuillage des pins, illuminait le visage et toute la personne de Natalie. Carlo, ravi, transporté, dit à Marianne :

« Regardez-la donc ! n'a-t-elle pas l'air d'un ange prêt à ouvrir les ailes pour s'envoler là-haut ?

— Puisse-t-elle y monter un jour avec cette sérénité et ce sourire heureux ! » répondit Marianne, joignant les mains.

Un son aigu, strident interrompit tout à coup le chant de Natalie. Une corde de sa guitare venait de se briser. Elle laissa tomber l'instrument à terre avec effroi, et il s'en échappa une sorte de plainte et de soupir.

« C'est un mauvais présage ! dit-elle tristement. S'il allait se réaliser, au lieu de mon beau rêve ! »

Et, toute tremblante, elle tendit les mains à ses deux amis.

« Carlo, Marianne, approchez, défendez-moi de cette angoisse qui me saisit ! » s'écria-t-elle en se cachant le visage sur le sein de Marianne.

— Vous appelez cela un présage ? dit Carlo avec une gaîté forcée. Princesse, je suis l'unique cause de ce qui vous effraie ; cette corde ne s'est brisée que par ma faute. Elle était en fort mauvais état quand j'ai accordé la guitare il y a une heure. Mais je croyais qu'elle suffirait bien pour les airs doux et mélancoliques que vous jouez d'habitude. Je l'aurais remplacée si j'avais pu deviner que vous auriez ce soir des accords si vifs et si brillants. »

Tout en parlant, il avait mis une nouvelle corde.

— Non, répondit-elle, secouant la tête avec mélancolie. C'en est fait de ma gaîté pour ce soir ; rentrons vite, la nuit est venue ; allons dormir et rêver. »

Une heure après la villa était silencieuse. Natalie et Marianne avaient éteint leurs lumières. La petite chambre de Carlo était la seule pièce encore éclairée ; il s'y promenait avec agitation, et son ombre se dessinait sur les fenêtres. Enfin cette faible lueur disparut à son tour, et l'obscurité fut complète.

Alors un homme de haute taille, à la ceinture duquel brillaient un poignard, un pistolet et un long couteau, se glissa avec lenteur à travers le jardin, évitant, autant que possible, les endroits éclairés par la lune.

Où étaient donc les deux grands chiens chargés, toutes les nuits, de la garde de la villa ? Carlo les avait pourtant lâchés, comme d'habitude, dans le jardin. Mais un morceau de viande empoisonnée, jeté devant eux, leur avait fait oublier leur devoir et puis leur avait donné la mort.

Beppo — car c'était à lui que Joseph Ribas avait confié l'expédition — n'avait donc plus rien à craindre. Il s'avança jusqu'à l'habitation et s'arrêta pour prêter l'oreille. N'entendant aucun bruit suspect, il coupa une vitre, passa la main par là pour ouvrir la fenêtre, monta sur l'appui, et se laissa glisser avec précaution dans la pièce.

Là, il alluma sa lanterne sourde ; puis il monta l'escalier sans faire craquer une seule fois les marches, sans se trahir par le plus léger bruit.

Le voilà au premier étage, dans un long corridor. Il écoute longtemps à la première porte : il entend ronfler. Il tourne rapidement la clef dans la serrure ; le dormeur qu'il vient d'enfermer continue son paisible somme. Beppo se glisse jusqu'à la porte voisine et recommence à prêter l'oreille. Rien, pas le moindre bruit, pas un souffle.

Il prend son pistolet, il l'arme, et, prêt à braver tout péril, il ouvre brusquement. Personne dans cette pièce ! Il l'explore d'un œil perçant et soupçonneux ; il en scrute tous les recoins, et enfin, sûr d'être seul, il verrouille la porte. Mais il en remarque deux autres encore, une à droite, l'autre à gauche. Il écoute à la première, croit entendre un léger souffle, pousse bien vite le verrou, puis il court à la seconde. La trouvant entrebâillée, il l'ouvre avec mille précautions et jette un coup d'œil dans la chambre. Une petite lampe à la lueur mate éclaire le charmant visage de la jeune princesse endormie.

« C'est elle ! » se dit Beppo, et il la dévore des yeux. Cédant à une attraction mystérieuse, irrésistible, il va pénétrer dans le sanctuaire de la jeune fille ; mais il se fait violence, se retire, ferme et verrouille la porte en murmurant : « J'ai promis de ne pas la toucher ; je tiendrai mon serment pour gagner mes cent scudi. A l'œuvre ! Voici le bureau ; là seront les trésors. »

Il pose la lanterne sur le meuble et en ouvre successivement les tiroirs à l'aide de crochets et de passe-partout. Son instinct ne l'avait pas trompé ; il a bientôt fait main basse sur la cassette aux diamants et sur les rouleaux d'or. Souriant avec une joie farouche, il enfouit les brillants et les scudi dans ses vastes poches.

« Quel dommage que cela ne m'appartienne point ! dit-il ; mais il faut que je me montre honnête voleur, et j'ai promis à Joseph Ribas de lui remettre fidèlement le tout. »

Le crime est consommé ; Beppo n'a plus que faire dans cette maison. Pourquoi donc ne s'en va-t-il pas ? Pourquoi regarde-t-il sans cesse d'un œil avide la porte de la chambre de Natalie ? Il ne peut résister à la tentation ; dût-elle se réveiller, il faut qu'il la revoie. Qu'a-t-il à craindre d'une jeune fille toute seule ? Il ne veut que la contempler une fois encore ; rien de plus.

Il rouvre ; il s'avance sur la pointe des pieds jusqu'au lit de Natalie. Qu'elle est belle ! Et comme elle sourit ! Quel visage ravissant ! Quel grâce dans ce bras qui soutient sa tête et se perd à demi sous son abondante chevelure ! S'il osait le